

L'EMPEREUR À LA DOUMA. – CAMPAGNE DE GALICIE  
NOTRE VIE AU G. Q. G.  
MÉCONTENTEMENT GRANDISSANT À L'ARRIÈRE

(1916)

L'empereur était reparti tout seul le 25 décembre pour le G. Q. G. et, trois jours plus tard, il avait passé en revue à la frontière de Galicie les divisions de la garde qu'on y avait concentrées en vue d'une offensive prochaine. L'absence d'Alexis Nicolaiévitch lui avait causé un réel chagrin, car il s'était fait d'avance une joie de le présenter à sa garde. Il était ensuite rentré à Mohilef.

Vers la fin de l'année 1915 la situation militaire de la Russie s'était beaucoup améliorée. L'armée avait mis à profit les mois qui avaient suivi l'arrêt de la grande offensive allemande – fin septembre 1915 – et, grâce aux immenses réserves dont disposait le pays, elle avait pu facilement compenser les lourdes pertes subies par elle au cours de la retraite. Une fois encore les Allemands se voyaient frustrés des grands avantages qu'ils avaient escomptés et que les brillants succès du début de la campagne avaient semblé devoir leur assurer. Ils doutaient de plus en plus de venir à bout par les armes de la résistance opiniâtre que leur opposaient les Russes et, par une propagande habile et des intrigues savantes, ils cherchaient à provoquer à l'intérieur de la Russie des troubles qui hâteraient, espéraient-ils, la solution si ardemment désirée. Mais ils rencontraient en la personne de l'empereur un obstacle insurmontable à la réalisation de leurs desseins; cet obstacle, il fallait l'écarter.

En prenant le commandement des troupes, en risquant sa couronne dans la mêlée, le tsar avait définitivement enlevé à ses ennemis tout espoir d'accommodement. On comprenait maintenant à Berlin que Nicolas II resterait fidèle jusqu'au bout à ses alliés, et que toute tentative de rapprochement viendrait se briser contre sa volonté inébranlable de continuer la guerre à tout prix. On savait, de plus, que le tsar était le seul lien qui unissait les différentes parties de l'empire et que, lui tombé, aucun pouvoir organisé ne serait capable d'en empêcher le démembrement et de conjurer l'anarchie. Tous les efforts du G. Q. G. allemand tendaient donc à ruiner le prestige de la monarchie et à provoquer la chute de l'empereur. Pour atteindre ce but, il fallait avant tout compromettre le tsar aux yeux de son peuple et de ses alliés. L'Allemagne disposait en Russie de puissants moyens d'action et d'information, et elle mit tout en œuvre pour accréditer l'idée que l'empereur était disposé à saboter la guerre et à conclure une paix séparée. Le tsar décida de couper court à ces intrigues et de définir nettement ses intentions. Le 2 janvier, à Zamirié où il inspectait les régiments de l'armée du général Kouropatkine, il termina sa harangue aux troupes par cette déclaration solennelle :

«...Vous pouvez être bien tranquille : comme je l'ai déclaré au début de la guerre, je ne conclurai pas la paix tant que nous n'aurons pas chassé au delà de nos frontières le dernier ennemi, et je ne la conclurai qu'en parfait accord avec nos Alliés auxquels nous ne sommes pas liés par des traités seulement, mais par une amitié sincère et par le sang !»

Nicolas II confirmait ainsi, au milieu de ses troupes, l'engagement solennel pris le 2 août 1914 et renouvelé lorsqu'il avait assumé le commandement en chef des armées russes. Le gouvernement, désirant donner la plus grande publicité possible au discours de l'empereur, le fit imprimer et distribuer aux régiments et dans les campagnes.

La tsar continua ses visites au front et au G. Q. G. pendant les mois de janvier et de février – c'est à Mohilef qu'il passa les fêtes du Nouvel an russe, – et il rentra à Tsarskoïé-Sélo le 21 février, veille de la réouverture de la Douma. Cinq jours auparavant, la nouvelle de la prise de la forteresse d'Erzeroum, qui pendant si longtemps avait été le centre de résistance de l'armée turque, était venue réjouir le cœur de tous les Russes. C'était là, en effet, un beau succès, et l'offensive de l'armée du Caucase continuait à progresser rapidement. Le lendemain de son arrivée, le tsar, comme il en avait manifesté l'intention, se rendit, avec son frère le grand-duc Michel, au palais de Taouride où la Douma devait reprendre ce jour-là ses travaux. C'était la première fois que les représentants du peuple recevaient la visite de leur souverain, et les milieux politiques attribuaient une grande importance à cet événement désormais historique. Il témoignait du désir sincère de l'empereur de rechercher une collaboration plus intime avec la représentation nationale, et on lui en savait d'autant plus de gré que la

## CHAPITRE 13

confiance dans le gouvernement avait été ébranlé à la suite de revers subis par l'armée et des accusations écrasantes formulées contre l'ancien ministre de la guerre, le général Soukhomlinof.

Le tsar fut reçu à son arrivée au palais de Tauride par M. Rodzianko, président de la Douma, qui le conduisit dans la *Salle Catherine*, où il assista à un *Te Deum* célébré à l'occasion de la prise d'Erzeroum. Se tournant ensuite vers les députés, l'empereur leur exprima toute la joie qu'il éprouvait à se trouver au milieu d'eux et sa conviction absolue de les voir, à l'heure tragique que traversait la Russie, unir tous leurs efforts et travailler en parfait accord pour le bien de la patrie. Une ovation formidable répondit à ses paroles. L'empereur se retira après avoir visité les salles et les bureaux du palais de Tauride. Une demi-heure plus tard, le président ouvrant la séance de la Douma terminait son discours par ces paroles :

«...L'union directe du tsar et de son peuple, ce bienfait inestimable et indispensable à la prospérité de l'empire russe, est dès maintenant resserrée par un lien encore plus puissant. Cette heureuse nouvelle remplira de joie tous les cœurs, jusqu'aux coins les plus reculés de la terre russe et animera d'un nouveau courage nos glorieux soldats, défenseurs de la patrie.»

Il semblait, dans cette mémorable journée, que tous, souverain, ministres et représentants de la nation n'avaient qu'une pensée : Vaincre à tout prix !

Le même soir l'empereur se rendit au Conseil d'État qui reprenait également ses travaux ce jour-là, puis il rentra à Tsarskoïé-Sélo d'où il repartit le lendemain pour le G. Q. G. C'était l'époque de la grande ruée sur Verdun et il fallait que la Russie intervînt sans retard pour attirer sur elle une partie plus considérable des forces allemandes. L'offensive fut décidée; elle se déclencha vers le 15 mars dans les secteurs de Dvinsk et de Vilna, et fut tout d'abord couronnée de succès. Mais les Russes progressaient lentement, car les Allemands leur opposaient une résistance acharnée. En outre, les conditions du terrain étaient extrêmement défavorables, C'était l'époque du dégel, les chemins étaient presque impraticables et les hommes avançaient dans la boue et les marécages. Dès le commencement d'avril, l'attaque russe faiblissait, pour cesser bientôt complètement. Cependant la diversion avait porté ses fruits et les Allemands s'étaient vus obligés d'amener des renforts considérables dans les secteurs menacés.

Alexis Nicolaiévitch était resté très affaibli à la suite de l'abondante hémorragie qui, en décembre, avait mis ses jours en si grand danger. Il n'avait repris complètement ses forces qu'en février, mais l'impératrice, instruite par l'expérience, avait résolu de le garder à Tsarskoïé-Sélo jusqu'au retour de la belle saison.<sup>1</sup> J'étais loin de me plaindre de cette décision, car malgré tous mes efforts, l'instruction du tsarévitch pâtissait de nos longs voyages au front.

Nous ne repartîmes que le 17 mai pour le G. Q. G. où l'empereur devait faire un séjour prolongé, sans rentrer à Tsarskoïé-Sélo. Quinze jours après notre arrivée, – le 4 juin –, la grande offensive du général Broussilof débutait en Galicie. Elle réussit brillamment et les succès s'accrochèrent encore les jours suivants. Le front autrichien céda sous la pression de l'armée russe et reculait dans la direction de Lemberg. Le nombre des prisonniers était considérable et la situation des Autrichiens dans le secteur de Loutzk était très critique. La nouvelle de cette belle victoire fut reçue avec enthousiasme au G. Q. G. Ce devait être la dernière grande joie de l'empereur.

Depuis notre retour au G. Q. G. notre vie s'était ordonnée à peu près de la même manière qu'au cours de nos séjours précédents. Je ne donnais toutefois plus mes leçons à Alexis Nicolaiévitch dans le cabinet de travail de son père, mais dans une petite véranda que nous avions transformée en salle d'étude, ou dans une grande tente dressée dans le jardin et qui servait de salle à manger. C'est là que l'empereur prenait ses repas depuis qu'il faisait chaud. Nous profitions des belles journées d'été pour faire de jolies promenades sur le Dniepr;

---

<sup>1</sup> Je tiens à noter ici un petit incident qui se passa au début du printemps, lors d'un des séjours que l'empereur fit à Tsarskoïé-Sélo entre les visites au front. Il montre bien la nature des sentiments que le tsar nourrissait à l'égard de l'Allemagne et qu'il cherchait à inculquer à son fils. Le tsarévitch jouait ce jour-là dans le parc où se trouvaient également l'empereur et les grandes-duchesses. Il se glissa derrière la plus jeune, sans qu'elle l'en aperçût, et lui lança à bout portant une grosse boule de neige dans le dos. Son père, qui avait assisté de loin à cette scène, l'appela auprès de lui et le réprimanda sévèrement : «Honte à toi, Alexis ! Tu t'es conduit comme un Allemand; attaquer par derrière quelqu'un qui ne se défend pas, c'est vil, c'est lâche, laisse cela aux Allemands !»

## CHAPITRE 13

nous nous servions d'un petit yacht qui avait été mis à notre disposition par le Ministère des Voies et Communications.

L'impératrice et les grandes-duchesses faisaient de temps en temps de courtes visites au G. Q. G. Elles logeaient dans leur train, assistaient au déjeuner de l'empereur et prenaient part à nos promenades. Le tsar, en échange, dînait chez l'impératrice et, quand il le pouvait, passait une partie de la soirée avec les siens. Les grandes-duchesses appréciaient fort ces visites à Mohilef, – toujours trop brèves à leur gré, – qui venaient apporter un petit changement à leur vie monotone et austère. Elles y jouissaient de beaucoup plus de liberté qu'à Tsarskoïé-Sélo. La gare de Mohilef, comme c'est fréquemment le cas en Russie, était très éloignée de la ville et se trouvait presque en pleine campagne. Les grandes-duchesses profitaient de leurs loisirs pour rendre visite aux paysans des environs ou à des familles de cheminots. Leur simplicité et leur bonté spontanée leur gagnaient tous les cœurs et, comme elles adoraient les enfants, on les voyait toujours entourées d'une bande de marmots récoltés dans leur promenades et qu'elles bourraient de bonbons.

Malheureusement la vie à Mohilef apportait un sérieux retard aux études d'Alexis Nicolaiévitch; en outre, elle était nuisible à sa santé. Il y recevait des impressions trop nombreuses et trop violentes pour une nature aussi délicate que la sienne. Il devenait nerveux, distrait, incapable de tout travail fructueux. Je fis part de mes observations à l'empereur. Tout en reconnaissant leur bien-fondé, il m'objecta que ces inconvénients étaient compensés par le fait qu'Alexis Nicolaiévitch perdait sa timidité et sa sauvagerie naturelles et que, du spectacle des misères auxquelles il aurait assisté, il garderait, sa vie durant, une horreur salutaire de la guerre. Mais plus notre séjour au front se prolongeait, plus je me rendais compte du préjudice qui en résultait pour le tsarévitch. Ma position devenait difficile et à deux ou trois reprises j'avais dû intervenir très énergiquement auprès de l'enfant. J'eus le sentiment que l'empereur ne m'approuvait pas entièrement et qu'il ne me soutenait pas autant qu'il aurait pu le faire. Comme j'étais extrêmement fatigué par l'effort des trois dernières années, – je n'avais pas eu de vacances depuis septembre 1913, – je me décidai à demander quelques semaines de congé. Mon collègue, M. Pétrof, vint me remplacer et je quittai le G. Q. G. le 14 juillet.

Dès mon arrivée à Tsarskoïé-Sélo, l'impératrice me fit appeler et j'eus avec elle un long entretien au cours duquel je m'efforçai de lui montrer les graves inconvénients qui résultaient pour Alexis Nicolaiévitch de ces longs séjours au front. Elle me répondit que l'empereur et elle s'en rendaient bien compte, mais qu'ils estimaient qu'il valait mieux sacrifier momentanément l'instruction de leur fils, au risque même de nuire à sa santé, que de le priver du bénéfice qu'il retirait d'autre part de sa vie à Mohilef. Elle me dit, avec une franchise qui m'étonna, que l'empereur avait tant souffert toute sa vie de sa timidité naturelle et du fait qu'ayant été tenu trop à l'écart il s'était trouvé, à la mort subite d'Alexandre III, fort mal préparé à son rôle de souverain, qu'il s'était promis d'éviter avant tout ces mêmes fautes dans l'éducation de son fils. Je compris que je me heurtais à une résolution bien arrêtée dans l'esprit des souverains et que je ne parviendrais pas à la modifier; il fut convenu néanmoins que les leçons d'Alexis Nicolaiévitch reprendraient d'une façon plus régulière à partir du mois de septembre et que je serais secondé dans mon travail.

Notre conversation terminée, l'impératrice me retint à dîner, j'étais ce soir-là le seul invité. Après le repas, nous sortîmes sur la terrasse; c'était une belle soirée d'été calme et chaude. Sa Majesté s'était étendue sur sa chaise longue et tricotait, ainsi que deux de ses filles, des vêtements de laine pour les soldats. Les deux autres grandes-duchesses travaillaient à l'aiguille. Le principal sujet de notre conversation fut naturellement Alexis Nicolaiévitch sur les faits et gestes duquel elles ne se lassaient pas de me questionner. Je passai ainsi une heure en leur compagnie dans ce cadre simple et paisible, mêlé tout à coup à l'intimité de cette vie familiale où l'étiquette ne m'avait permis de pénétrer que d'une façon si incomplète et si rare.

Les jours suivants, je profitai de mes loisirs pour faire de nombreuses visites et renouer des relations que mes voyages au front m'avaient forcé de négliger. Je vis ainsi des personnes appartenant à différents milieux de la capitale et je ne tardai pas à me convaincre qu'un profond changement s'était opéré dans l'état des esprits pendant les derniers mois. On ne se contentait plus d'attaquer avec violence le gouvernement, on s'en prenait maintenant directement à la personne de l'empereur.

Depuis la mémorable journée du 22 février 1916 où Nicolas II, animé d'un sincère désir de conciliation, était venu à la Douma, le désaccord qui existait entre le monarque et la représentation nationale n'avait fait que s'accroître. Le tsar hésitait depuis longtemps à

## CHAPITRE 13

accorder les concessions libérales qu'on lui demandait : il estimait que le moment était mal choisi et qu'il était dangereux de tenter des réformes en pleine guerre. Ce n'est pas qu'il tînt personnellement à ses prérogatives d'autocrate, car il était la simplicité et la modestie mêmes, mais il craignait les répercussions qu'un changement aussi radical pourrait avoir dans des conjonctures d'une gravité incalculable. En déclarant, le 22 février, qu'il était «heureux d'être au milieu des représentants de son peuple», l'empereur avait exprimé sincèrement sa pensée. En les conviant à «unir tous les efforts pour le bien de la patrie, à l'heure critique que traversait le pays», il les engageait à oublier leurs dissensions politiques, pour ne plus avoir qu'un but : la victoire, et à lui faire crédit jusqu'à la fin de la guerre. Pourquoi ne prit-il pas ce jour-là l'engagement solennel d'octroyer au pays, dès que les circonstances le permettraient, les libertés que réclamait la nation, pourquoi ne cherchait-il pas à regagner par des actes la confiance de la Douma, qu'il sentait lui échapper ? C'est que ceux qui l'entouraient l'avaient mis dans l'impossibilité de se rendre compte par lui-même de la situation réelle du pays.

La visite de l'empereur au palais de Tauride avait fait naître de grands espoirs; ils n'avaient pas eu de lendemain, et l'on n'avait pas tardé à s'apercevoir que rien n'était changé. La lutte contre le gouvernement reprit aussitôt, les revendications se firent de jour en jour plus pressantes, les récriminations plus violentes. Égaré par les faux renseignements de ceux qui abusaient de sa confiance, le tsar crut voir dans l'opposition de la Douma le résultat de menées révolutionnaires et, mal conseillé, il s'imagina pouvoir rétablir son autorité par des mesures qui ne firent qu'augmenter le mécontentement général.

Mais c'est surtout contre l'impératrice qu'on menait campagne. Les pires insinuations circulaient sur son compte et commençaient à trouver crédit même dans les cercles qui jusqu'alors les avaient repoussées avec mépris. La présence de Raspoutine à la cour causait, comme je l'avais prévu, un préjudice sans cesse grandissant au prestige des souverains et donnait lieu aux commentaires les plus malveillants. On ne s'en tenait pas aux attaques dirigées contre la vie privée de l'impératrice, on l'accusait ouvertement de germanophilie, et on laissait entendre que ses sympathies pour l'Allemagne pouvaient devenir un danger pour le pays. Le mot de trahison n'était pas encore sur les lèvres, mais des sous-entendus pleins de réticences montraient que le soupçon s'était implanté dans beaucoup d'esprits. C'était là, je le savais, le résultat de la propagande et des intrigues allemandes.<sup>2</sup>

J'ai expliqué plus haut que le gouvernement de Berlin s'était rendu compte, en automne 1915, qu'il ne viendrait jamais à bout de la Russie tant qu'elle resterait unie autour de son tsar, et que, depuis ce moment-là, il n'avait plus eu qu'une pensée : provoquer la révolution qui amènerait la chute de Nicolas II. En raison des difficultés qu'ils rencontraient à atteindre directement le tsar, les Allemands avaient tourné leurs efforts contre l'impératrice et commencé sous main contre elle une campagne de diffamation très habilement conduite qui n'avait pas tardé à produire ses effets. Ils n'avaient reculé devant aucune calomnie. Ils avaient repris le procédé classique qui a fait ses preuves au cours de l'histoire, et qui consiste à frapper le monarque en la personne de la souveraine : il est en effet toujours plus facile de nuire à la réputation d'une femme, surtout quand elle est étrangère. Comprenant tout le parti qu'ils pouvaient tirer du fait que l'impératrice était une princesse allemande, ils avaient cherché, par de très habiles provocations, à la faire passer pour traître à la Russie. C'était le meilleur moyen de la compromettre aux yeux de la nation. Cette accusation avait trouvé un accueil favorable dans certains milieux russes et était devenue une arme redoutable contre la dynastie.

L'impératrice était au courant de la campagne menée contre elle et elle en souffrait comme d'une profonde injustice, car elle avait accepté sa nouvelle patrie, de même que sa

---

<sup>2</sup> J'avais eu l'occasion de m'en convaincre moi-même à la fin de 1915. Je rencontrai un jour, chez des amis, un jeune officier qui, de par ses opinions politiques était plutôt favorable à la cour. Il me raconta, avec une profonde indignation, qu'un personnage était venu sur l'ordre de l'impératrice apporter des cadeaux et de l'argent aux officiers allemands en traitement dans le même hôpital militaire que lui et qu'il n'était même pas entré dans les salles occupées par les officiers russes. Étonné de ce récit, je demandai des précisions. Une enquête fut ordonnée : elle confirma l'exactitude des faits qui m'avaient été rapportés, mais il fut impossible de retrouver les traces de l'individu qui était parvenu, grâce à de faux papiers, à faire accroire qu'il était chargé d'une mission officielle. Le hasard m'avait mis en présence d'une des nombreuses provocations organisées par les agents et avec l'or allemands.

## CHAPITRE 13

nouvelle religion, avec tout l'élan de son cœur : elle était russe de sentiments comme elle était orthodoxe de convictions.<sup>3</sup>

Mon séjour à l'arrière me permit aussi de constater combien le pays souffrait de la guerre. Les fatigues et les privations avaient suscité un mécontentement général. Par suite du manque croissant de matériel roulant, le combustible, qui avait fait cruellement défaut en hiver, continuait à être hors de prix; il en était de même des vivres et la cherté de la vie augmentait dans des proportions alarmantes.

Je rentrai le 11 août au G. Q. G., extrêmement inquiet de tout ce que j'avais vu et entendu. Je fus heureux de retrouver à Mohilef une atmosphère très différente de celle de Pétrograd et de pouvoir me retremper dans ce milieu qui résistait si fermement à l'esprit défaitiste de l'arrière. Cependant, et bien qu'il n'y parût pas au premier abord, on était, là aussi, assez préoccupé de la situation politique.

Alexis Nicolaiévitch se montra très affectueux envers moi, à mon retour, – il m'avait écrit régulièrement pendant mon absence, – et l'empereur me reçut avec une extrême bienveillance. Je n'eus donc qu'à me féliciter de m'être éloigné de mon élève pendant quelque temps, bien qu'il m'en eût coûté, et je me remis à ma tâche avec une nouvelle énergie. Mon collègue anglais, Mr. Gibbes, nous avait rejoints sur ces entrefaites et comme M. Pétrouf restait avec nous, les leçons d'Alexis Nicolaiévitch allaient pouvoir reprendre de façon presque normale.

Sur le front, les combats avaient cessé peu à peu dans les secteurs du nord et du centre; ils ne se prolongeaient qu'en Galicie où les Russes continuaient à refouler l'armée autrichienne dont la défaite se fût depuis longtemps transformée en déroute si elle n'avait été soutenue par de nombreux régiments allemands.

Cependant l'expérience de la campagne de 1916 avait prouvé au G. Q. G. russe qu'il n'arriverait pas à briser la résistance de l'ennemi et à remporter de victoire définitive tant qu'on souffrirait d'une aussi grave pénurie d'artillerie. Cette infériorité l'empêchait d'exploiter à fond les succès que la vaillance des troupes et leur supériorité numérique leur permettaient de remporter au début de chaque offensive. Il fallait donc se résigner à attendre que le matériel promis par les Alliés, et dont les difficultés de transport avaient retardé l'arrivée, fût amené à pied d'œuvre.

La défaite autrichienne avait eu une répercussion profonde sur la Roumanie. Elle inclinait de plus en plus à se rallier à la cause de l'Entente, mais elle hésitait encore à se jeter dans la mêlée. Il fallut, pour la faire sortir de son irrésolution, une forte pression du ministre de Russie à Bucarest.<sup>4</sup> Le 27 août, enfin, elle déclarait la guerre à l'Autriche-Hongrie. La position de la Roumanie était extrêmement difficile, elle se trouvait isolée à l'extrême flanc gauche de l'immense front russe dont elle était séparée par les Carpathes; elle était menacée au nord et à l'ouest d'une attaque austro-allemande et pouvait être prise à revers par les Bulgares. C'est ce qui se produisit, et le début d'octobre marqua le commencement de la défaite qui devait se terminer par l'occupation presque totale de la Roumanie.

---

<sup>3</sup> Au moment où je rédige ces pages, j'en trouve la pleine confirmation dans le passage suivant tiré d'un article de M. Paléologue, ambassadeur de France à Pétrograd : *La Russie du tsar pendant la Grande Guerre (Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1921) : «Voilà plusieurs fois déjà que j'entends reprocher à l'Impératrice d'avoir gardé sur le trône des sympathies, des préférences, un fond de tendresse pour l'Allemagne. La malheureuse femme ne mérite en aucune manière cette inculpation, qu'elle connaît et qui la désole. Alexandra Féodorowna n'est allemande, ni d'esprit, ni de cœur et ne l'a jamais été...» Et plus loin : «Son éducation, son instruction, la formation intellectuelle et morale furent tout anglaises. Aujourd'hui encore, elle est anglaise par son extérieur, par son maintien, par un certain accent de raideur et de puritanisme, par l'austérité intransigeante et militaire de sa conscience, enfin par beaucoup de ses habitudes intimes. À cela se borne d'ailleurs tout ce qui subsiste de ses origines occidentales. Le fond de sa nature est devenu entièrement russe. D'abord, et malgré la légende hostile que je vois se former autour d'elle, je ne doute pas de son patriotisme. Elle aime la Russie d'un fervent amour.»

<sup>4</sup> J'appris, plus tard seulement, que pour vaincre la résistance qu'il rencontrait à Bucarest, le ministre des affaires étrangères, Sturmer, qui avait succédé à Sazonof, avait promis, sans en référer au G. Q. G. russe, l'envoi de troupes en Roumanie.

## CHAPITRE 13

Dès que le danger lui était apparu, le G. Q. G. russe s'était efforcé de porter secours à l'armée roumaine, mais les distances étaient immenses et les moyens de communication extrêmement défectueux. De plus la Russie n'était plus en mesure de faire de grands prélèvements sur son front, car, en cas de nécessité pressante, elle se serait vue dans l'impossibilité de récupérer à temps les divisions envoyées en Roumanie. Cependant, sur les instances de l'empereur, on y avait acheminé tous les renforts dont on pouvait disposer. Mais ces troupes arriveraient-elles encore à temps pour sauver Bucarest ?

Nous rentrâmes à Tsarskoïé-Sélo le 1<sup>er</sup> novembre. L'impression produite par le désastre de la Roumanie était considérable et l'on en rendait responsable le ministre des affaires étrangères. Sturmer avait succédé au commencement de l'année à Gorémykine, comme président du Conseil des ministres. Sa nomination avait été mal accueillie et depuis lors il n'avait fait qu'accumuler faute sur faute. C'est à la suite de ses intrigues que Sazonof, qui avait rendu de si grands services comme ministre des affaires étrangères, avait dû se retirer, et Sturmer s'était empressé de prendre sa succession, tout en conservant la présidence du Conseil. Son nom autant que ses actes le rendaient odieux. On l'accusait de ne se maintenir au pouvoir que grâce à l'influence de Raspoutine. On allait jusqu'à dénoncer ses sympathies allemandes et à le soupçonner d'être favorable à une paix séparée avec l'Allemagne.<sup>5</sup> Nicolas II se compromettait en conservant plus longtemps au pouvoir un ministre devenu suspect à tous. On espérait que le tsar finirait par comprendre qu'on le trompait une fois de plus, mais on craignait qu'il ne s'en aperçût trop tard, alors que le mal serait déjà irréparable.<sup>6</sup>



---

<sup>5</sup> L'histoire établira un jour quel fut le rôle de Sturmer : s'il n'a pas cherché, comme tout semble cependant le prouver, à amener un rapprochement avec l'Allemagne, il n'en a pas moins causé un tort irrémédiable à son pays par son incurie criminelle et son manque absolu de scrupules.

<sup>6</sup> De par son éducation même, un souverain est l'homme le plus mal préparé à la tâche qui lui incombe, et il lui est, par la suite, impossible de remédier à ce déficit.

Plus il prétend régner, moins il est au courant de ce qui se passe : pour l'isoler de son peuple, on ne lui fournit que des renseignements tronqués, défigurés, «cuisinés». Se rend-on compte de la force de résistance de l'entourage, de l'invincible apathie d'une bureaucratie que figent le traditionalisme et la routine ? Quelque volonté, quelque ténacité qu'il déploie pour découvrir la vérité, arrive-t-il jamais à la connaître ? Napoléon, qui avait passé pourtant par l'école de la vie et qui s'était élevé jusqu'au trône à force de génie et d'audace, a subi le sort commun à tous les souverains. Dans les dernières années de son règne, savait-il encore ce qui se passait en France et avait-il gardé une notion exacte des réalités ?